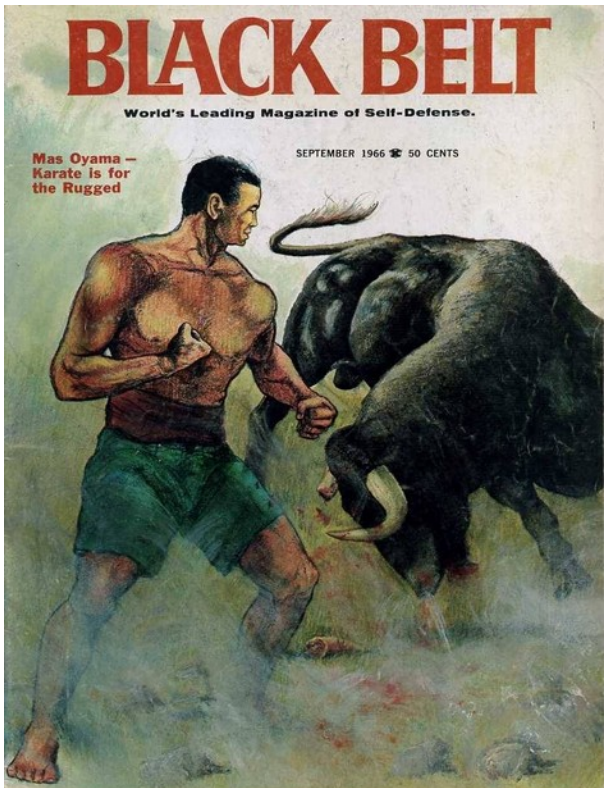
LE KARATÉKA, LE TAUREAU ET LE MONKEY BUSINESS



Pour un gamin de quatorze ans fan de Bruce Lee, le numéro 11 du magazine *Karaté,* qui paraît en juillet 1976, a de quoi faire rêver. Sur la couverture, l'expert coréen figé en plein coup de pied aérien est impressionnant. Une légende explique : « *En combat réel, lorsque votre adversaire en est là, il est déjà trop tard pour vous…* » Toutefois, l'article qui retient alors le plus mon attention est consacré au maître Masutatsu Oyama (1923-1994), présenté comme un surhomme capable d'affronter et de tuer des taureaux à mains nues ! La formidable réputation de ce karatéka, entretenue au Japon par des mangas et des films à sa gloire, est révélatrice d'un sens du marketing indissociable de la diffusion des arts martiaux en Occident. En effet, de Oyama à Bruce Lee, du karaté au kung-fu, du cri qui tue à la main qui casse des briques, le phénomène de mode qui suscita l'intérêt pour ces mystérieuses techniques de combat repose essentiellement sur deux dimensions occultant leurs éventuelles qualités intrinsèques : l'exotisme et le fabuleux, pour ne pas dire l'affabulation.

Tauromachie japonaise

Il convient ici de distinguer entre la carrière du maître Oyama et le développement de son style de karaté, le Kyokushinkaï (École de l'ultime vérité), dont la dimension combative fut perfectionnée par ses collaborateurs et élèves les plus doués tels que Kenji Kurosaki ou Jon Bluming. Pratiqué aujourd'hui par des millions de karatékas aux quatre coins du globe, le Kyokushinkaï se caractérise par sa dureté _ les affrontements sportifs se déroulent sans protections avec une recherche du K.O. _ ainsi que par l'importance des exercices de casse et plus généralement par son culte de la force physique et du mental qui apparaît dans la mythique épreuve des « cent combats » à laquelle se soumettraient les meilleurs adeptes. À l'instar d'autres styles de karaté, ce courant a contribué à former de remarquables athlètes parmi lesquels il suffira de citer Francisco Filho, Andy Hug, Kenji Midori ou encore Ryu Narushima. En ce qui concerne la vie aventureuse du fondateur, sa notice Wikipédia précise avec prudence que « *les biographies de M. Oyama présentent d'importantes divergences* ». Comme il se doit, avant de signaler les controverses relatives à ses prétendus exploits, l'encyclopédie en ligne présente d'abord la version officielle : «(...) *en 1950, il teste sa force sur un taureau. Il en affrontera 52 dans sa vie, en tuera 3, se contentant le plus souvent de*

leur briser les cornes du tranchant de la main. En 1952, il entame une tournée triomphale de démonstration et de défis aux États-Unis puis en Asie en affrontant karatékas, boxeurs, lutteurs et autres adversaires qu'il domine largement ». Ce mythe du surhomme invincible s'est perpétué pendant près d'un demi-siècle, poussant les disciples du Kyokushinkaï à se surpasser sans, notons-le, qu'aucun d'entre eux ne songe un seul instant à égaler les exploits tauromachiques du grand maître. D'ailleurs, un an après avoir lu l'article de la revue *Karaté*, j'assistai dans la ville de Santander à ma première corrida et me demandai alors comment un homme pouvait espérer lutter à mains nues contre 500 kg de puissance pure... Aucun karatéka sain d'esprit ne se hasarderait à commettre une telle folie à commencer, comme nous le verrons, par Oyama lui-même, la palme du courage revenant ici aux graciles matadors, un coup de corne qui vous perce l'aine, le poumon ou vous traverse la tête de l'oreille à l'orbite de l'œil, comme s'est arrivé à Juan José Padilla en 2011, étant bien autre chose qu'un K.O. consécutif à un *mawashi-geri*. Toutefois, de la une du magazine américain *Black Belt* de septembre 1966 _ sorti au moment où le jeune Bruce Lee mettait un pied à Hollywood _, aux élucubrations que l'on peut encore lire de nos jours sur l'internet, d'innombrables publications et articles ont propagé la légende du belluaire nippon jusqu'à ce que l'un de ses plus proches disciples ne lâche en 2000 une petite bombe qui, à l'époque, passa inaperçue auprès du grand public.

Le maître Oyama dans son combat contre... un bovin.
(https://www.youtube.com/watch?v=euPiir-uBCI)

La Bête d'Amsterdam parle

En 2000, Jon Bluming (1933-2018), véritable colosse de près de deux mètres qui comptait parmi les expert en arts martiaux les plus respectés des Pays-Bas, publie à compte d'auteur un livre écrit en néerlandais et anglais : *Van straatschoffie tot 10e dan* (*De gosse de la rue à 10e dan*). Il s'agit d'un document extrêmement intéressant dans la mesure où Bluming, vétéran de la guerre de Corée, pratiqua au Japon le judo au plus haut niveau, affrontant les meilleurs combattants de l'époque, tout en étudiant le karaté et les arts martiaux traditionnels, notamment l'art du sabre dans le dojo de la police de Tokyo. Tout cela sous la guidance de Donn F. Draeger (1922-1982), géant des arts de combat qui fut le premier Occidental à être accepté dans certaines écoles héritières de la tradition samouraï telle que la Tenshin shoden katori shinto-ryu fondée au XVe siècle dont il devint l'un des instructeurs. C'est ce même Draeger qui, en 1959, introduisit un Bluming intéressé par le karaté mais très critique envers les pratiquants de cet art dans le dojo d'un certain Oyama[1]. Le maître des

1 C'est également Draeger qui contribua en 1953 à amener le judoka et entrepreneur français Henry Plée à une meilleure compréhension du karaté, discipline inconnue dont ce dernier, avant tout le monde, avait pressenti le potentiel.

lieux accueillit Draeger, Bluming et son ami Bill Backhus à bras ouverts, proposant à ces deux derniers de leur enseigner gratuitement sa discipline et leur offrant des uniformes flambant neufs dans lesquels, en qualité de premiers élèves étrangers du dojo, ils furent présentés aussitôt aux journalistes rameutés pour l'occasion. Six ans plus tard, celui que l'on surnommait la « Bête d'Amsterdam » recevait son sixième dan des mains d'Oyama et comptait ainsi parmi les premiers maîtres du style Kyokushinkaï. Même si le Batave en vint à considérer son mentor comme un père, il n'hésite pas dans ses mémoires à rétablir la vérité à son sujet soulignant qu'il ne le vit jamais combattre au sein du dojo ou ailleurs, les défis qu'il était censé avoir essuyés aux États-Unis relevant de la légende. Concernant les taureaux, il précise encore que l'expérience du maître se réduisait à un seul évènement qui eut lieu dans la ville de Tateyama en 1952. Là, devant une caméra, Oyama mima plus qu'il ne livra un combat face à un pauvre bœuf apeuré auquel il brisa une corne qui, rapporte encore Bluming en citant Kurosaki, avait été travaillée au marteau le matin même. Bluming conclut ainsi : « *Quand Oyama nous a montré à Bill et moi-même le film en 1959, j'ai été sidéré tellement c'était ringard ; je lui ai dit de ne jamais montrer ce film à des étrangers parce qu'ils se moqueraient de lui en dehors du dojo* ». Comme le souligne cette anecdote, la promotion du karaté au cours des années 1950 ne reculait pas devant les magouilles les plus outrancières que Bluming qualifiait sans détour de Monkey Business.

Jon Bluming soulevant des poids dans le dojo d'Oyama (à gauche).

Les bonimenteurs du karaté

Oyama ne fut pas le seul à prétendre avoir affronté une bête féroce. L'un de ses mentors, Yamaguchi Gogen (1909-1989), est quant à lui mondialement célèbre pour avoir tué un tigre à mains nues en Mandchourie lors de la Seconde Guerre mondiale. Cette fable semble avoir mieux résisté au temps que les combats contre taureaux d'Oyama. L'histoire du tigre fut d'abord propagée aux États-Unis par Peter Urban, l'un des pionniers du karaté américain qui suivit les enseignements d'Oyama et Yamaguchi au Japon. Dans son livre *The Karate Dojo* (1967), il raconte ainsi comment ce dernier, après avoir été fait prisonnier et torturé par des soldats chinois, dut se battre à mort contre un tigre introduit dans sa cellule. Depuis la parution du livre d'Urban, le récit du combat dramatique du karatéka n'a cessé d'être repris comme en témoigne l'ouvrage de référence que représenterait la volumineuse *Encyclopédie technique, historique, biographique et culturelle des arts martiaux* de Gabrielle et Roland Habersetzer (Amphora, 2004). Il est intéressant de noter qu'il existe plusieurs versions mettant en scène non plus des Chinois mais des Soviétiques ou encore situant le combat en pleine forêt alors que le maître de karaté doutait de ses capacités (Interview de Roland Gaillac, magazine *Karaté* n°32, avril 1977). Le monde des arts martiaux ne rassemblant pas que des gogos,

certaines évocations de la rencontre de Yamaguchi avec le fauve évacuent l'improbable combat, l'animal s'étant soit assoupi au côté du karatéka entré en méditation soit détourné d'une proie potentielle croisée dans la forêt. Cette dernière version mettant en scène un animal certainement repu est bien entendu la plus vraisemblable sans que l'on puisse savoir quelle fut la réaction du karatéka au cours de cette rencontre terrifiante...

Plus que les fantaisies propagées par des promoteurs du karaté, les exercices de casse de briques et autres matériaux de construction apparaissent aux yeux des néophytes comme une preuve de l'efficacité de l'art martial à mains nues. Je me souviens ainsi d'avoir vu au cours des années 1970 un karatéka dont j'ai malheureusement oublié le nom qui s'acharnait à briser devant son public horrifié des parpaings particulièrement résistant sans tenir compte de ses mains ensanglantées et probablement fracturées... Il est vrai qu'il existe dans ce domaine des experts capables de véritables exploits tels le maître Pong Chye Kim, spécialiste de la casse de granit[2], avec lequel Donn F. Draeger collabora justement pour publier un ouvrage.[3] Jon Bluming quant à lui découvrit à ses dépens le *monkey business* de ses collègues en kimono. Ainsi, il rapporte qu'impressionné par les casses de ces derniers, il tenta de reproduire l'exploit et… faillit se briser le poignet ! Suffisamment puissant pour briser plusieurs pains de glace superposés, il découvrit que nombre de ses condisciples préparaient leurs briques, leurs tuiles ou leurs bouteilles (pour en faire sauter le goulot du tranchant de la main) selon des procédés dignes de bonimenteurs. La diffusion du karaté reste d'ailleurs indissociable de cette imagerie du karatéka démolisseur, une apparence qui sera heureusement reléguée dans l'imaginaire collectif par le développement d'une remarquable discipline sportive qui, après les grands mobilisateurs Oyama et Yamaguchi, fut perfectionnée par plusieurs générations de pratiquants[4] et enrichie sur le plan culturel par la redécouverte des sources okinawaïennes de cet art.

José Carmona **www.shenjiying.com**

Les légendaires Yamaguchi (à gauche) et Oyama en pleine action.

2 On pourra toutefois s'interroger sur l'intérêt d'une telle prouesse.

3 Donn F. Draeger, P'ng Chye Khim, *Shaolin: An Introduction to Lohan Fighting Techniques* (Tuttle Publishing, 1979).

4 Signalons à ce titre l'excellence française des années 1960-1970.